

Je vois, d'après votre lettre, que vous connaissez déjà le retour du général Osmont. Mais ce que vous ne savez pas, et ce que je vous apprend dans mon dernier courrier, il ramène avec lui le lieutenant colonel Bonneau du Martray qui sera sous-chef.

Dans mes fonctions de sous-chef, j'étais en évidence, et comme je les remplissais à la satisfaction du maréchal et du chef d'état-major, le colonel Boyer, il est probable que le maréchal m'aurait poussé et aurait voulu me faire regagner, dans la mesure possible, le temps perdu.

Au point de vue de mon avenir, c'est un dommage sans doute, mais pas aussi grand que vous le pensez. Il paraît que l'appétit vous était venu en mangeant.

Mazette! comme vous y allez! Être proposé pour lieutenant-colonel à la fin de l'année prochaine lorsque je suis le plus jeune des cinq chefs d'escadrons qui sont ici, et dont pas un ne figure au tableau d'avancement.

Loin de m'affliger de l'arrivée du colonel Bonneau, je m'en réjouis parce qu'elle me permet de rentrer au mois d'avril.

J'attends jusqu'à cette époque pour laisser les événements se débrouiller, et faire encore la campagne du Guerrero qui me donnera des droits à la croix de Guadalupe à laquelle paraît tenir mon père.

A propos, pendant que j'y pense, je vous dirai que le jeune homme de Metz auquel vous vous intéressez n'a pu être retrouvé malgré toutes les recherches que les consuls du Yucatan et de Carmen ont faites à ma demande.

Du reste, pour qui est dans ce pays, ce fait n'a rien

d'étonnant. Ici, on meurt, on est assassiné au coin d'un bois; les zopilotes vous mangent les yeux et la figure, les renards et les chacals le reste du corps, et tout est dit. Il n'y a pas d'identité possible à rechercher.

H. L.

LXXXI

Mexico, le 27 novembre 1865.

Je profite de quelques minutes qui me restent après mon travail de la journée pour vous écrire un peu aujourd'hui, dans la crainte de ne pouvoir le faire demain, jour du départ du courrier.

Dans ma dernière lettre je vous disais que je n'allais pas tarder à prendre les fonctions de chef d'état-major général.

C'est ce qui a eu lieu, en effet, le 9 du courant. Depuis ce jour, c'est sur moi que tout roule. Par le fait de mes précédentes fonctions de sous-chef et de mes relations avec le colonel Boyer qui, ayant en moi la plus grande confiance, me laissait tout diriger, j'étais naturellement au courant de toutes les questions dont j'avais suivi tous les fils. Aussi n'ai-je encore été embarrassé pour rien.

Jusqu'à présent, chance inouïe, je n'ai pas eu le moindre accroc, tout marche comme sur des rou-

lettres et par enchantement, et cependant toutes nos troupes sont en mouvement, et il faut savoir à chaque instant où se trouvent toutes les colonnes dans toutes leurs marches.

Depuis que je suis à l'état-major général, je n'ai vu à aucune époque qu'il y eût autant à faire.

Aussi je travaille tous les jours depuis six heures et demie du matin jusqu'à sept heures du soir.

Je trouve, par exemple, que c'est trop, et à la fin de la journée je suis bien fatigué. Mais il n'y a pas moyen de faire autrement, car je n'ai que deux bons officiers que je fais travailler comme des galériens. Les trois autres sont de tout jeunes gens qui ne sont au courant de rien, et auxquels je ne puis confier que des choses insignifiantes.

Vous voyez que je remplis mes fonctions dans les conditions les plus défavorables, mais heureusement je m'en tire à mon honneur.

Je crois que le maréchal juge favorablement mes services. Il ne m'en a rien dit, mais je vois à la manière dont il me traite que j'ai su lui inspirer de la confiance.

Il est à présumer que si le général Osmont ne ramenait pas le lieutenant-colonel Bonneau et que je conservasse ma position de sous-chef, le maréchal m'aurait vite fait regagner le temps perdu.

Mais je ne le regrette pas, car je serais peut-être devenu ambitieux, et à coup sûr le bonheur de vous revoir serait encore dans le lointain, tandis qu'au contraire, je le sens, je le touche, ce bonheur. Ainsi que je vous l'ai déjà dit, si les Américains ne nous font pas la guerre, je demanderai un congé au mois

de mars ou d'avril, et il est plus que probable que je ne reviendrai plus au Mexique.

Tout en croyant que nous n'aurons pas la guerre avec les Américains, je dois convenir qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour ébranler ma conviction.

Ils fournissent au vu et au su de tout le monde tout ce qui est nécessaire aux dissidents qui assiègent Matamoros : des vivres, des armes, des canons, des munitions, des hommes qu'ils licencient, et qui passent sur la rive mexicaine avec leur uniforme et leurs armes.

En outre ils donnent refuge sur leur territoire aux bandes armées, et fraternisent avec les libéraux.

Ils ont été jusqu'à tirer des coups de fusil sur un de nos petits bateaux qui remontait la rivière pour se rendre à Matamoros.

En un mot ils violent ouvertement le droit des gens. Ils ne s'y risquent probablement que parce qu'ils spéculent sur le courant d'opinion publique en France, et sur l'impossibilité où se trouve l'empereur de leur déclarer la guerre.

Le 28.

Bien m'en a pris de commencer ma lettre hier, car j'ai été si occupé aujourd'hui par suite de l'arrivée des contingents de zouaves qui se sont révoltés à la Martinique, que je n'ai pas eu une minute à moi.

C'est honteux pour l'armée française, et la faute en est au ministre qui n'envoie ici que les plus mauvais sujets avec des cadres insuffisants pour les maintenir.

Tous vont passer en conseil de guerre, et c'est précisément la régularisation des mesures à prendre qui m'a tant occupé.

Vous avez dû recevoir le 15 de ce mois mes photographies. J'espère que vous ne m'aurez pas trouvé trop changé.

Je vous embrasse de cœur.

H. L.

LXXXII

Mexico, le 9 décembre 1865.

Après avoir été grand chef, je vais incessamment me retrouver rien du tout. Le général Osmont et le colonel Bonneau ont débarqué le 7 à Vera-Cruz. Ils sont en marche sur Mexico où ils n'arriveront pas avant le 25.

J'aurai été pendant six semaines chef d'état-major général, et je m'en félicite, car dans cette position j'ai pris une certaine confiance en moi-même.

Une chose qui me flatte beaucoup, c'est que jusqu'à présent le maréchal n'a rien changé ni ajouté aux lettres que je lui prépare, et parmi lesquelles il y en a eu de très ardues. J'ai eu la chance de saisir toujours sa pensée et de l'exprimer comme il l'entendait.

Mon intention est toujours de rentrer au mois

d'avril, si je le puis. Tout est soumis aux Américains, dont le Congrès s'est ouvert le 4 de ce mois.

La question se débat en ce moment.

Les dernières nouvelles que nous avons reçues de Washington n'étaient pas à la paix. Il paraîtrait que les partisans de la doctrine Monroë sont en majorité au Congrès, et il pourrait se faire que les États-Unis nous déclarassent la guerre.

En tout cas, ils font petit à petit sur notre frontière des préparatifs qui prouvent que leurs intentions ne sont pas précisément pacifiques, à moins pourtant que ce ne soit pour fomenter l'agitation dans le pays, et laisser croire aux juaristes qu'ils vont être soutenus.

H. L.

LXXXIII

Mexico, le 28 décembre 1865.

Ainsi que je vous le disais dans ma dernière lettre, j'étais sûr de me tirer avec honneur de mon intérim de chef d'état-major général.

La preuve que je ne me suis pas trompé dans mes prévisions et que je n'ai pas été présomptueux, c'est l'ordre général que le maréchal a fait pour installer le lieutenant-colonel Bonneau dans ses fonctions de sous-chef.

Je crois vous faire plaisir en vous copiant textuellement cet ordre.

« *Ordre général n° 60.* — M. Bonneau du Martray, lieutenant-colonel d'état-major mis à la disposition de S. E. le maréchal commandant en chef, par décision de S. E. le ministre de la guerre en date du 12 septembre 1865, est désigné pour remplir les fonctions de sous-chef d'état-major général.

» Cet officier supérieur, étant arrivé à son poste, entrera en fonctions à partir du 23 décembre.

» Le maréchal commandant en chef saisit cette occasion pour remercier le chef d'escadrons Loizillon des bons services qu'il a rendus dans les fonctions de chef d'état-major général et de sous-chef d'état-major général qu'il a exercées par *intérim.* »

Cet ordre, comme vous le voyez, est assez flatteur. C'est pour moi une excellente note qui sera inscrite sur mes états de services et qui me suivra partout.

En outre l'estime du maréchal m'est entièrement acquise : il m'apprécie même peut-être plus que je ne le mérite. Il m'en donne en ce moment une preuve qui tout en m'honorant beaucoup ne laisse pas de m'ennuyer un peu.

Voici le fait : Loysel, chef du cabinet de l'empereur, rentre en France. Il avait été décidé que je le remplacerais. Mais depuis trois jours les nouvelles reçues d'Amérique sont des plus graves, et le maréchal m'a fait appeler pour me dire qu'il me nommait chef d'état-major de la colonne de réserve qui est à Queretaro.

Cette colonne est mal organisée.

Le maréchal m'a dit : « Il faut à toute force que vous alliez là; ma première affaire à moi, c'est notre armée, et il me faut absolument à Queretaro

quelqu'un qui ait toute ma confiance, et dont je connaisse la valeur; c'est pourquoi je vous y envoie. »

Vous jugez que tout cela est très flatteur, et ne me permet guère de regretter la position auprès de l'empereur.

Au point de vue même de ma carrière, il est bien préférable que je sois chef d'état-major de la colonne de réserve, d'autant plus que si, contre les prévisions, nous n'avons pas la guerre avec les Américains, c'est la colonne de réserve qui fera l'expédition du Guerrero; j'en resterai le chef d'état-major, et cela me vaudra presque sûrement un mémoire de proposition pour lieutenant-colonel. Je ne serai pas maintenu par le Comité, mais j'aurai toujours planté un jalon qui pourra prendre racine par suite de l'appui du maréchal dont je me crois désormais assuré.

Vous voyez que nous sommes un peu loin de compte pour mon retour en France, qui maintenant n'aura probablement pas lieu avant le mois d'octobre de l'année prochaine.

Cependant si au mois d'avril je puis partir, je le ferai même en sacrifiant la chance que j'aurais d'être porté à l'inspection générale pour lieutenant-colonel.

D'ici là, il y a du temps, et nous verrons venir.

Quoique n'étant plus rien, je me trouve encore chargé de tout le travail. Le nouveau sous-chef d'état-major n'est point au courant, et je vais continuer pendant deux ou trois jours à le suppléer.

H. L.

LXXXIV

Mexico, le 6 janvier 1866.

Les dernières nouvelles que nous recevons des Etats-Unis et que vous connaissez aussi, sont toutes à la guerre.

Heureusement le maréchal a pris depuis longtemps ses mesures, et il est prêt à recevoir les Américains, de n'importe quel côté ils se présentent.

Sa grande ressource est sa colonne de réserve qui est composée de ses meilleures troupes. L'organisation de cette colonne est l'objet de sa constante préoccupation, et demain il me fait partir pour voir si cette colonne ne manque de rien, si elle est prête à se mettre en mouvement du jour au lendemain, munie de tous les moyens qui lui sont nécessaires.

C'est tout à fait une mission de confiance que me donne là le maréchal, et j'ai tout lieu de croire que si nous avons la guerre, je serai le chef d'état-major réel du maréchal.

Le général Osmont qui n'a plus rien à attendre, et dont toute la famille est ici, ne sera peut-être pas désireux d'expéditionner, et alors ne demandera pas mieux que de rester à Mexico avec le nouveau sous-chef.

Quoi qu'il arrive, j'espère prouver au maréchal

qu'il n'a pas mal placé sa confiance en me la donnant.

Je pars aussi léger que possible de bagages, n'emportant que ce qui m'est strictement nécessaire et laissant tout le reste à Mexico.

Je demeurerai huit jours seulement en route; c'est heureux, car il fait très froid, et de plus le pays que l'on traverse pour aller à Queretaro est affreux.

La ville de Queretaro est très triste, mais je n'aurai pas le temps de m'en apercevoir, car j'aurai beaucoup à faire et à étudier.

Depuis que j'ai pris l'habitude de tant travailler, je ne saurais que devenir si je n'avais plus rien à faire.

L'attitude des Américains émeut tout le monde ici, et il doit en être de même en France. Cette émotion s'explique, car la position est très grave.

L'empire mexicain n'est pas viable. D'abord il se trouve aux mains d'un homme dont l'incapacité est actuellement bien reconnue.

En outre, le Mexique, malgré sa réputation de richesse, est beaucoup plus pauvre qu'on ne se l'imagine. Son budget actuel est de quatre-vingt-quatre millions; la liste civile en absorbe dix-huit, c'est-à-dire presque le quart, ce qui, comme vous le comprenez, fait beaucoup crier.

M. Langlais, qui, malgré tout le génie dont il peut être doué, n'est pas plus fort que ses prédécesseurs, espère pouvoir faire rentrer, au lieu de quatre-vingt-quatre millions, cent vingt millions dans les caisses de l'Etat.

S'il y parvient, ce sera un homme très habile;

mais ce beau résultat ne fera pas qu'avec cent vingt millions de recettes on puisse couvrir deux cents millions de dépenses.

En attendant, il n'y a plus une piastre dans les caisses mexicaines; l'emprunt est complètement mangé, et c'est le Trésor français qui pourvoit à toutes les dépenses du gouvernement mexicain.

L'empereur Maximilien a voulu tenter un troisième emprunt; mais M. Langlais s'est refusé à cette tentative, certain qu'il était de la voir avorter.

Quelle voie va suivre le gouvernement français? c'est ce qu'on se demande ici.

Non seulement si on retire l'armée, mais si notre Trésor ne continue pas à payer, l'empire tombe du jour au lendemain.

Le malheur de tout cela, si nous abandonnons la partie, c'est que nous avons compromis beaucoup de monde, et en particulier nos nationaux qui ne pourront plus rester au Mexique sans jouer leur vie.

H. L.

LXXXV

Queretaro, le 22 janvier 1866.

Depuis mon arrivée à Queretaro, je n'ai pas été au repos un instant; j'ai visité tous les casernements et établissements militaires. Je me suis fait rendre un compte exact de tous nos approvisionnements. Con-

naissant les idées du maréchal comme je les connais, j'ai été très à même de juger ce dont nous avons de trop, et ce qu'il nous manquait à tous les points de vue.

J'ai fait hier un long rapport à ce sujet et je l'ai adressé au maréchal.

Tout ceci a, je le crains fort, perdu beaucoup de son actualité, car je crois qu'on est à peu près rassuré sur les intentions des Américains. Il ne resterait donc plus que l'expédition du Guerrero; mais, même de ce côté, je crois que nous avons peu de chances d'agir, car la saison est déjà bien avancée, et dans ce pays les fièvres arrivent vers la fin de février.

Je suis donc assez porté à supposer que vers le mois de mars la colonne sera dissoute, et que je serai naturellement rappelé à Mexico à l'état-major général.

Je vous parle sans la moindre certitude, car ici les meilleurs raisonnements et déductions reposent toujours sur des bases tellement éphémères qu'à chaque instant on est exposé à voir arriver le contraire de ce qu'avec raison on avait le droit d'attendre.

C'est pourquoi depuis longtemps je ne vous dis plus rien du Mexique.

Notre position y est plus mauvaise que jamais; rien ne se fait, ne s'organise, on n'a même rien tenté.

Depuis trois mois l'emprunt est épuisé; les caisses de l'Etat sont à sec, de sorte que depuis ce temps c'est le Trésor français qui paie les services mexicains à raison de cinq millions par mois.

Au milieu de tout cela, il n'y a que l'empereur qui soit tranquille.

Avant mon départ de Mexico, on m'a affirmé que de sa propre autorité il a porté sa liste civile de dix-huit à vingt-deux millions sur un budget de quatre-vingt-quatre. Vous voyez que c'est d'un assez beau sans-gêne, surtout lorsqu'il sait que les recettes n'étant que de quatre-vingt-quatre millions les dépenses s'élèvent à deux cents.

M. Langlais reconnaît qu'il n'est pas plus fort que ses devanciers, et qu'il ne peut rien contre un pareil état de choses. Il paraît qu'il est au regret d'être venu ici.

Tout cela ne fait pas les affaires de notre pauvre France, et il est à craindre que les Chambres ne le fassent sentir d'une manière bien dure à notre gouvernement.

Adieu, je vous embrasse.

H. L.

LXXXVI

Queretaro, le 6 février 1866.

Les démonstrations tant militaires que diplomatiques que font actuellement les Américains donnent une nouvelle importance à ma situation, et me rehaussent à mes propres yeux par la confiance que

le maréchal a mise en moi, car ici nous sommes les intermédiaires et les propulseurs de ses combinaisons.

Vous savez que si les Américains nous déclaraient la guerre, la colonne de réserve dont je suis le chef d'état-major serait son meilleur moyen d'action; il en prendrait directement le commandement.

On m'a écrit ces jours derniers de Mexico que le maréchal part pour se rendre ici, et emmène avec lui le sous-chef d'état-major et trois capitaines.

Mais cette éventualité ne m'empêcherait pas d'être utile.

C'est pourquoi, comme le dit fort bien Marie, malgré mon vif désir de vous revoir le plus tôt possible, il ne faut pas trop me presser, et soumettre mon retour aux événements.

A ma grande surprise, vos dernières lettres et toutes celles venues de France par le même courrier respiraient la plus grande tranquillité à l'égard des Etats-Unis. Ici nous étions loin d'avoir la même confiance. Nous avons des preuves nombreuses du mauvais vouloir des Américains, preuves que la prise de Bagdad, et la publicité donnée par le Congrès aux documents diplomatiques, sont venues confirmer.

Ces nouvelles, qui vous sont tombées comme une tuile, sans que vous vous y attendiez, ont dû causer une vive émotion dans la France entière, surtout à l'ouverture des Chambres, qui sans doute vont faire une vive opposition et des remontrances à notre gouvernement.

Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que les Améri-

cains ne donneront pas suite à leurs menaces. Mais ils continueront, comme ils l'ont fait jusqu'à présent, à offrir un refuge sur leur territoire aux bandes juaristes, à les fournir d'argent, d'armes et de munitions; à envoyer comme renfort aux juaristes les noirs qu'ils licencient, et qui sont un embarras pour eux.

Ils trouvent à cela double avantage : se débarrasser de leurs nègres qui les gênent, et nous empêcher de jamais rien organiser de stable dans ce pays.

Ils savent bien d'autre part qu'ils peuvent violer impunément le droit des gens, car aussi forts nous sommes dans le Mexique s'ils venaient nous attaquer, aussi faibles nous serions si nous allions chez eux, dans leur immense pays où nous serions noyés.

Et puis ils savent bien qu'en France l'opinion publique est tout entière contre la guerre du Mexique, et que l'empereur, dans la crainte même de cette opinion, n'osera pas les attaquer.

Ils continueront donc à nous insulter comme l'a fait M. Seward dans sa lettre à l'ambassadeur de France; ils comptent sur leurs filibustiers, sur le manque d'argent dans les caisses mexicaines, et sur l'opposition des Chambres françaises pour nous forcer à abandonner le Mexique, remportant avec nous Maximilien, et leur laissant pour proie le pays où nous aurons répandu tant de sang, et dépensé tant d'argent.

Notre gouvernement va se débattre, va encore chercher à temporiser; mais malheureusement c'est fatal, notre expédition au Mexique n'aboutira qu'à faire manger ce pays un peu plus tôt par les Améri-

cains. On n'a jamais pris que des demi-mesures, et on n'est arrivé à rien.

Si on était bien décidé à aller jusqu'au bout, il fallait reconnaître les Etats du Sud lorsqu'ils étaient encore en état de lutter avec le Nord.

Le moindre appui de notre part leur donnait le succès. Du moment où on a manqué cette occasion, la question a décuplé de gravité.

Où il faut déclarer carrément la guerre aux Etats-Unis; mettre en jeu, pour soutenir notre drapeau et notre susceptibilité, toutes les ressources de la France qui se lancerait dans une aventure grosse d'éventualités à deux mille cinq cents lieues d'elle pour une cause qui ne la touche que très indirectement; ou bien avouer qu'on s'est trompé, et saisir la première occasion qui se présentera pour se retirer, je ne dirai pas avec honneur, mais sans trop de honte.

Et pour cela, il faut se dépêcher, car plus nous tarderons, plus les complications deviendront graves par suite du manque d'argent du gouvernement mexicain.

Si vous relisez toutes mes lettres depuis que je suis ici, vous verrez que malgré les succès militaires que nous obtenions, mon opinion n'a jamais varié, et que je n'ai jamais auguré rien de bon de la guerre que nous avons entreprise si légèrement, sans plan arrêté d'avance, et sans moyens suffisants pour aboutir à une organisation quelconque.

Voilà la position. Maximilien est à Mexico, et Juarez à Chihuahua.

Nous avons dit avec menace aux Etats-Unis de reconnaître Maximilien.

Ils nous répondent : « Nous, partisans de la doctrine Monroë, nous allons rendre au Mexique le gouvernement républicain qu'il aime, qu'il veut, et nous vous sommons de vous en retourner avec le fantôme d'empereur que vous avez voulu asseoir. »

Tous, tant que nous sommes ici, malgré le désir de faire la guerre réellement, ce qui est notre état, nous sommes bien tristes de voir dans quelle fausse position et dans quels dangers on a mis la France, avec tant de légèreté.

Je vous le répète, ce qui pourrait nous arriver de plus heureux, mais sur quoi il ne faut pas compter, c'est que les Américains envahissent le Mexique. Nous aurions sûrement le dessus, et on pourrait en profiter pour faire une transaction honorable.

Mais c'est assez sur ce triste sujet; parlons d'autre chose.

Vous avez été aussi malheureux que possible dans le choix de vos protégés.

Le jeune L..., sergent-major du régiment étranger, a pris sur les fonds de l'ordinaire pour subvenir à ses folles dépenses, et a été mis en prison comme devant passer en conseil de guerre.

Le commandant Davenet, mon ami, m'écrit que le général Douay, se souvenant de mes recommandations, va faire en sorte que L... ne passe pas au conseil de guerre, mais qu'il sera cassé et que son avenir est perdu.

Je regrette que le général Douay ait eu autant de condescendance pour la recommandation que je lui ai adressée au profit d'un homme que je croyais alors probe et honnête.

Je trouve que partout la morale se relâche tellement qu'il est nécessaire de faire des exemples pour ramener les hommes au sentiment du devoir et de leur dignité, et que c'est agir contre l'avenir si compromis de notre société de soustraire les coupables aux coups de la loi.

Je regrette donc d'y être pour quelque chose, si votre protégé L... ne subit pas la peine et le déshonneur qu'il a encourus.

Adieu, je vous embrasse.

Tout à vous.

H. L.

LXXXVII

Queretaro, 21 février 1866.

Ce mois n'ayant que vingt-huit jours, nous sommes obligés de préparer notre correspondance un peu plus tôt, et cela tombe juste au moment où j'ai une foule de petites affaires à traiter.

J'avoue qu'après avoir tenu les grands fils de la boutique comme je les avais à Mexico, je trouve ici peu d'intérêt dans les affaires de détail qui nous incombent. Mais il faut savoir prendre son parti de toutes choses, et c'est ce que je fais.

Nous sommes toujours dans l'expectative, attendant des ordres de mouvement.

Après leur beau coup de Bagdad, les Américains ont fait une reculade, mais ils continueront certainement à nous créer tous les ennuis possibles, sauf à désavouer toujours leurs agents.

A l'heure présente, le général Douay est à Matchuala, et a l'ordre de rétablir les communications entre Monterey et Matamoros d'une part, et aussi de donner la main au général de Castagny qui est à Durango, de manière à pacifier la Laguna.

Je crois que pour compléter ce mouvement nous allons aller à San Luis de Potosi, puis donner, en seconde ligne, la main aux troupes qui sont à Zacatecas.

En ce moment, nous recevons l'écho de tous les bruits de France. Nous voyons par les journaux la campagne menée par l'opposition contre le gouvernement qui, dit-on, est décidé à donner satisfaction à l'opinion publique.

D'après une lettre que j'ai reçue de Mexico, un envoyé extraordinaire d'ambassade vient d'arriver, porteur d'instructions à l'adresse de Maximilien, du maréchal et du ministre de France, M. Dano.

Rien n'a transpiré de sa mission, si ce n'est de vagues conjectures sur la rentrée des troupes françaises.

Je comprends aisément que c'est le plus grand désir du gouvernement français.

Mais comment fera-t-il pour arriver à cette fin ?

Le Mexique a encore bien plus besoin de notre trésor que de nos troupes.

Allons-nous rentrer, disant à l'empereur Maximilien : *Débrouille-toi!*

Mais lui, de son côté, répondra certainement ce qu'il a déjà dit : Si vous partez, je pars avec vous.

Ou bien alors va-t-on employer un moyen terme, et faire rentrer notre drapeau, ne laissant à Maximilien que le régiment étranger, les troupes belges et autrichiennes, pour lui servir d'escorte jusqu'à Vera-Cruz ?

Telle est, je crois, la solution la plus probable. Mais nous sommes au Mexique encore pour un an, du moins en ce qui me concerne.

D'après la connaissance que j'ai des idées du maréchal, il va certainement faire partir au mois d'avril le 81^e, le 7^e bataillon de chasseurs à pied, les deux escadrons du 5^e hussards, et une batterie d'artillerie. Ce sera déjà une satisfaction donnée à l'opinion publique.

Quant à moi, le maréchal m'a envoyé en avant parce qu'il a cru à l'invasion des Américains. Bien qu'ils ne viennent pas, il y a à travailler pour pacifier le pays.

Vous comprenez comme moi que dans ces conditions je ne puis pas demander à rentrer. C'est bien plus une question de devoir, de dignité et d'amour-propre qui me fait agir, que l'espoir d'utiliser plus tard la bonne opinion du maréchal.

Plus je vais, et plus je reconnais l'erreur qu'il y a à sacrifier le présent à l'avenir. Le présent, c'est vous ; c'est pourquoi je voudrais tant rentrer, vous revoir, vous embrasser, ne plus vous quitter.

Amitiés à nos parents et amis, et tout à vous.

H. L.